

MONTAGNES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 30 Novembre 1847. No. 23.

MISSION DE L'OREGON.

LETTRE DU R. P. JOSET, S. J.
A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE.

Montagnes Rocheuses, Mission de St. Ignace,
15 février 1847.

Mon Révérend et bien cher Père,

Jamais peut-être vous n'avez attendu une réponse aussi longtemps que celle-ci; j'ai sous les yeux la lettre que vous avez eu pour la complaisance de m'écrire (Février 1843). Quatre ans pour répondre, plus un an pour que cette lettre vous arrive! Vous vous serez cru oublié; il n'en a pourtant pas été ainsi. Je ne dis pas la St. Messe sans me souvenir nommément de votre Révérence; j'en puis dire autant de bien de ces chers Pères, auxquels j'ai de grandes obligations, et qui au fond de leurs cœurs m'accusent peut-être de froideur, d'ingratitude. Dans mes *Memento*, jamais je n'oublie cette chère province de Suisse, ni ces deux maisons de Fribourg, ni ces chers enfants qui, j'espère, n'auront pas rétrogradé dans la voie de la vertu. Je ne crois pas avoir jamais été plus occupé qu'aux Montagnes, jamais moins capable d'écrire, et pourtant je crois que j'ai écrit plus de lettres, beaucoup plus que pendant tout le reste de ma vie. Ici je suis presque de tous les métiers: outre la charge d'une paroisse dont le rayon n'est pas moins de quarante milles, et le soin du temporel qui me force à de fréquentes excursions de huit, dix, quinze jours et plus, je suis tour à tour médecin, juge de paix, fermier, jardinier, cuisinier, tailleur, cordonnier, forgeron, charpentier, etc., etc., gâte métier en tout cela sans dire; aussi n'ai-je guère eu le temps d'écrire en Europe. Que sera-ce maintenant que je vais devenir une espèce de Juif-Errent, par obéissance? Aujourd'hui pourtant je trouve quelques moments de répit, et j'en profite. Je commencerai par vous donner une idée de nos voyages d'hiver, qui sont plus fréquents qu'on ne le voudrait: je vous envoie donc mon journal depuis le commencement de décembre.

Nous ne sommes que deux pères pour deux missions, à trois journées de distance l'un de l'autre (environ 150 milles): le R. P. Hoeken, Hollandais, à St. Ignace, et moi au St. Cœur de Jésus, ma résidence ordinaire. En hiver, impossible de passer d'une mission à l'autre, au moins pour nous autres: aussi le bon Père Hoeken me pressait-il beaucoup d'aller hiverner avec lui. Ayant examiné le pour et le contre in *Domino*, je me décidai à partir. Dès que mes chers Cœurs d'Aléou en eurent vent, les petits enfants vinrent dans la soirée même demander à se confesser. Ceux qui étaient éloignés accoururent à l'église. Je fixai pour ceux qui ont fait leur première communion la fête de St. François Xavier pour s'approcher des sacrements: je ne sache pas que personne y ait manqué. On avait fait les préparatifs pour partir le lendemain.

Le 4 décembre nous nous embarquâmes de bon matin. J'avais avec moi deux frères, deux enfants orphelins que nous avons recueillis, et six Sauvages pour ramer. Le temps était beau mais froid: on comptait arriver au lac le soir et le traverser le lendemain. Vers la chute du jour, on se trouve d'abord retardé, puis arrêté par la glace. Il fallut s'ouvrir le passage avec beaucoup de peine: lorsqu'on eut franchi ce mauvais pas, les Indiens fatigués étaient d'avis de camper: on supposait que la rivière serait libre le lendemain jusqu'au lac. Faute de tente, nous avions apporté quelques nattes de roseaux pour nous abriter; comme la nuit était claire, on se contenta de planter autour du feu, des bâtons auxquels on attachait les nattes. Quand on craint la pluie ou la neige, on les arrange en plan inclinés à peu près comme le versant d'un toit, quelques fois comme le toit d'une tour demi-ronde. Pendant que chacun songeait à s'accrocher le moins mal que possible, près du feu, un cri se fit entendre: nos gens y répondirent; le cri ne se répéta pas, ce qui fit croire à nos gens que c'était un cri de détresse. Les jeunes gens se jetèrent aussitôt dans le canot, pour aller à la découverte. Ils ne se trompèrent pas: deux femmes qui suivaient nos traces avaient eu leur frère canot d'écorce crevé par les glaces. Heureusement il n'y a eu aucun malheur.

Le 5, on part encore de bonne heure: la glace qui tint nos gens occupés presque toute la matinée, puis l'épave houleuse du lac ne nous permit de faire que la moitié du trajet projeté: on campa sur les bords pierreux du lac, où le vent qui variait à chaque instant, ne nous permit de profiter ni de nos nattes, ni de l'incendie qu'on avait allumé, nos gens craignant sans cesse pour leurs couvertes, car les étincelles volaient de toutes parts.

Le 6 dim. On arrive vers midi à l'extrémité du lac. C'est là la terre des joueurs: là aussi nos chevaux nous attendaient pour nous porter à un autre lac, à une demi-journée de distance. La terre est couverte de plus d'un demi-pied de neige: aussitôt nos gens déblayaient un emplacement pour camper. On abat un gros arbre qui suffit à peine pour alimenter le feu pendant la nuit. Toute la soirée et le matin encore je suis occupé à entendre les confessions des femmes des joueurs. Elles sont presque toujours éloignées de l'église, à cause de leurs maris. Les désordres de ces derniers les font gémir et pleurer: peut-être à force de prières et de larmes obtiendraient-elles, comme d'autres Montagnes, la conversion de ces pauvres aveugles. Les joueurs ne manquent jamais de réciter leurs prières matin et soir: jamais ils ne jouent le dimanche.

Le 7. Nous payâmes nos rameurs qui devaient ramener le canot à la mission. Nous primes deux autres Indiens pour charger les chevaux et nous servir de guides jusqu'au lac. Nous comptions y arriver le soir: mais nous trouvâmes tant de neige que nous fûmes obligés de camper au milieu d'un bois, où nos chevaux n'ayant rien à manger furent attachés à des arbres, crainte qu'ils ne s'en allassent pendant la nuit. La neige tombait à gros flocons, le bois était rare; cependant on parvint à s'abriter tant bien que mal, et à faire un assez bon feu.

Le 8. Plus d'un pied et demi de neige: les chevaux n'avancèrent que bien lentement. Chaque cavalier prenait une bête de charge à conduire, à cause de la difficulté des taillis qu'on traversait. Vous auriez beaucoup ri, si vous aviez pu voir passer notre caravane. Dans ces pays chacun s'affuble comme il l'entend, et de ce qui l'accorde, sans aucun égard au respect humain. J'avais coupé une ouverture au milieu d'une couverture que je jetai sur mes épaules comme une chasuble: n'est le plus commode des parapluies.—On campa près d'une fontaine où nos chevaux trouvèrent en piochant de quoi se dédommager du jeûne de la veille. Les chevaux même qui n'ont jamais vu de neige auparavant, l'écartent avec leurs pieds, pour trouver l'herbe, ce qui en langue du pays s'appelle *piocher*.

Le 9. Vers midi nous arrivons au lac sans autre accident que la perte des marmites: le cheval qui les portait ayant pris l'épouvante en jeta une sur les pierres, l'autre dans le lac où il s'était précipité.—Les Pèdes-d'oreille de St. Ignace, qui nous attendaient là avec deux canots, repêchèrent celle qui était dans l'eau, et, heureusement pour nos estomacs, le frère fut assez adroit pour les raccommoder passablement. Sans cela que faire avec nos pois, qui étaient le foin de nos repas? Nos bateliers avaient tué deux chevreuils. Nous étions donc hors d'embaras pour les vivres, mais non pas pour les autres moyens de continuer notre route. De trois canots envoyés de St. Ignace, un avait été crevé par les glaces; les deux autres étaient loin de nous suffire. Mon avis était que les Frères allaient en avant. A deux journées de là se trouvaient des Indiens avec des canots: on leur aurait dit de venir me chercher. En attendant je serais resté avec nos bagages avec un enfant. Les Frères au contraire répugnaient ainsi que les Sauvages à partir sans moi. Ils voulaient que je prisse les devants: mais je sentais que je n'aurais pas eu un instant de repos si j'avais laissé quelqu'un en arrière à cette époque de l'année. On se détermina donc à envoyer un homme pour faire venir deux ou trois autres canots. Nous étions logés dans une vieille hutte de Sauvages, dans laquelle nous avions trouvé nos gens. Là chacun se plongeant le plus qu'il pouvait sur un terrain humide et malpropre, évitait de son mieux les nombreuses gouttières de notre habitation; encore ne pouvait-on y aller qu'un bien petit feu, crainte d'un incendie.

Le 10. Le premier soin fut de débayer un autre endroit pour nous faire un meilleur abris.

Le 12. Les canots devaient arriver; mais le lac avait presque toujours été mauvais. Aussi on attendit en vain; on fit des prières, qu'on renouvela le lendemain 13. Enfin lorsqu'on ne les attendait plus, deux canots arrivèrent à 10 heures du soir. Le lac était si mauvais, qu'un de nos nouveaux rameurs tomba à l'eau un peu avant d'aborder.

Le lac est encore plus mauvais que hier: on continue les prières, la providence nous envoie deux chevreuils qui viennent se faire tuer près de la loge.

Le vent change: de bonne heure on est sur l'eau. Vers midi une voie d'eau se remarque à l'un de nos canots. On s'arrête un instant pour le radouber. Vers 4 heures autre canot à radouber. Heureusement pour nos frères embarcations et pour nous mêmes, on a toujours soin de longer de près les bords du lac.

Le 16. La neige tombe en grande quantité. Un des canots faillit couler à fond. Pendant qu'on le radoube, les autres qui ont pris les devants rencontrent vers 3 heures une baie dont la tranquillité attire nos gens. On y met pied à terre—2 pieds de neige—on campe pour attendre ceux qui sont en arrière.

Le 17. Le lac est plus mauvais que jamais; les Sauvages craignent que la rivière ne gèle.

Le 18. Temps calme—on part de grand matin. A midi toute la flotte s'arrête pour radouber encore. C'est tous les jours à recommencer: en hiver la résine qui sert à couvrir leurs canots d'emplâtres, se brise facilement et fait des ouvertures.—Vers le soir deux canots demandent à précéder pour faire du bois et dresser la loge. A nuit close on entre dans la rivière où l'on a pour quelque temps à craindre les bas-fonds. Au moment où je croyais l'avant-garde au port depuis longtemps, on entend crier, tirer de coups de fusils: c'est le signal de détresse. Ils ne pouvaient ni continuer, ni aborder à cause de la glace dont tous les bords étaient couverts. Après avoir longtemps tâtonné, on finit par trouver un bas-fond—mais pas de bois dans l'endroit où nous nous trouvions. Déjà on songeait à se couvrir le mieux qu'on pourrait et à attendre ainsi avec patience le retour du jour, lorsqu'un Indien attiré par les coups de fusil, vint nous annoncer qu'une bonne loge en peau envoyée par le R. P. Hoeken, nous attendait à 2 milles de là. On se dispose à s'y rendre. Je vous avoue que je n'ai jamais fait de milles qui m'aient paru si longs. Ne pouvant pas nous frayer un chemin à travers la neige, il fallut se tenir près de la rivière. Quelques fois on marchait sur la glace: c'était facile. Le plus souvent la neige recouvrait des marais, et on avait assez de peine à se retirer de la boue. Les deux frères étant sur le point de perdre courage, je leur racontai l'histoire des Sts. martyrs de Sébaste. Enfin après avoir marché dans l'eau plus de 20 fois, nous arrivâmes à la loge, munis chacun de deux énormes boîtes de neige et de glaces. C'est dans des circonstances pareilles que les Indiens se montrent bien supérieurs aux blancs. Ils avaient eu soin de prendre nos lits, et des provisions, et ils étaient arrivés presque aussi frais que s'ils n'avaient éprouvé aucune fatigue: (Pour 100 balles et de la poudre, deux Indiens iront au fort de l'hiver porter des dépêches à 10, 12 journées de distance à travers les plus hautes montagnes, chargés de leurs armes, de leurs vivres et de leurs lits.)

Le 19. La journée se passe à ouvrir un passage dans la rivière et à porter nos effets.

Le 20. La rivière est bonne.

Le 21. On casse la dernière glace jusqu'à 10 heures. Vers le soir on fait portage à la chute, c'est-à-dire qu'arrivés à une cascade on porte les effets et les canots par terre.

Le 22. La rivière est bonne. A trois heures on débarque, on fait un mille dans la neige pour arriver à St. Ignace, terme de cette longue promenade, pendant laquelle la gaieté la plus vive régna toujours. Honneur au courage et au dévouement des Kalispels! Après avoir ramé toute la journée, le soir ils se mettaient aussitôt à l'ouvrage pour débayer ces tas de neige, faire du feu et procurer avec beaucoup de peine une bonne quantité de bois. En une nuit on brûlait plus qu'en une semaine d'hiver au pensionnat de Fribourg. Toujours

gais au milieu de ces fatigues, ils ne manquèrent jamais à un seul de leurs exercices de piété.

Vous comprenez bien, Mon Rév. et bien cher Père, que dans des positions semblables il faut se tenir prêt à paraître devant notre juge. Le moindre accident peut faire crever un canot, prendre l'épouvante à un cheval etc. N'ayant rien à craindre de la part des Indiens, sur le courage et le dévouement desquels il faut compter pour s'embarquer dans leurs frères canots, nous sommes exposés à bien d'autres dangers dont nos bons anges nous préservent.

Vers la fin d'août de l'année dernière, j'entendis un Cœur d'Aléou; dire *lans goivilons; mort la Robe Noire; je lève la tête, et me trouve étendu par terre dans une vieille maison; quelque chose d'épouvante un docteur courde à la tête—je demande de l'eau froide; puis: "Où est le Père De Smet, leur dis-je?—On me répond qu'il est parti pour Ste. Marie. Je l'avais moi-même accompagné jusqu'à son premier campement: mais je n'en savais plus rien."—Et le Père Point, où est-il?—Il est avec le P. De Smet.—Et le P. Magie?—Il est sur la terre de Poulin.—Et le P. Hoeken?—Il est chez les Pèdes-d'oreille.—Et F. Lyons?—Tu l'as fait partir en canot pour aller chez Poulin; tu as sellé ton cheval pour y aller toi-même. Ne sais-tu pas que tu as été au Printemps faire l'Eglise chez Poulin? Alors je suis sorti. A la vue des tas de bled qu'on avait apporté près de la maison, pour le battre, je me remis. Je me trouvais à l'ancienne résidence que nous avons quittée: parce que le terrain n'était pas suffisant pour nourrir le bled. J'y étais venu pour faire couper et battre le bled, puis le transporter chez le chef Poulin où se trouve actuellement la mission; c'était un samedi. Mon intention était de me rendre moi-même à l'Eglise, pour y dire la messe le lendemain. Les Indiens me dirent qu'étant monté sur le plancher, je ne sais pourquoi, une planche avait glissé. En tombant j'avais frappé la solive de la tête. D'après les conjectures que je puis faire, je fus au moins deux heures sans connaissance. C'est ainsi que le Seigneur nous répète: *Estote parati... qui hora non patitis*.*

Je pourrais vous raconter une foule d'autres aventures; mais en voilà assez pour que vous sachiez à quel point on attend si c'est la volonté du Seigneur que vous veniez nous rejoindre. Il est temps de vous dire aussi un mot de nos chers Indiens. Je préfère ce mot à celui de *sauvage*, auquel se rattachent des idées qui, loin de convenir à nos Néophytes, ne peuvent s'attribuer à aucune des tribus qui peuplent ces contrées. Comme l'amour de la Croix est ce qui vous fait désirer les missions, je vous dirai pourtant que toutes ces tribus ne ressemblent pas aux Têtes-Plates et aux Pèdes-d'oreilles, (que l'on nomme aussi Kalispels). Quoique toutes paraissent mûres pour l'Evangile, il y en a une qui présente un caractère aussi trompé, que celles que je viens de nommer. Au contraire la plupart ont des défauts bien propres à exciter la patience et à accroître le mérite du Missionnaire. Mais un défaut de la croix ne serait pas satisfait à Sainte Marie, ni à St. Ignace, si le Seigneur n'avait soin de leur envoyer des afflictions d'une autre sorte. Quant aux Indiens ils sont tels que je demandais au R. P. Hoeken ce qui manquait à ses gens, les Kalispels, pour qu'on pût les appeler des *chrétiens parfaits*. Nous ne trouvions d'abord autre chose sinon une instruction chrétienne plus complète. Je les compare à de bons et de pieux enfants de campagne, qui n'ont pas beaucoup d'ouverture, mais qui ont bonne volonté d'apprendre, et qui pratiquent tout ce qu'ils savent.

Tels sont nos néophytes. Cet hiver les hommes sont partis pour la chasse au chevreuil: c'est un temps de fête, ce sont les vacances des enfants. Le Rév. P. Hoeken leur a dit que ce serait bien, s'ils restaient au village pour le catéchisme, qu'il leur fait tous les jours, après midi; pas un seul enfant n'a accompagné les chasseurs. Tous les matins le Père fait une instruction que le chef commente à ses gens. Il n'en est pas content; il vient presque tous les jours dans la chambre du Père, pour entendre quelque chose de plus. Dans la soirée les anciens, qui composent son conseil, se réunissent chez lui. Il leur communique ce qu'il a appris. On répète aussi ce qui s'est dit le matin; alors commencent des espèces de collations religieuses, qui souvent se prolongent jusqu'au jour. Le Père a cru devoir les modérer en leur disant de ne pas continuer leurs discussions si longtemps. La famille du chef ne pouvait pas dormir: sa mère et sa sœur se sont séparées de lui pour cette raison. Au reste ce zèle pour s'instruire de la religion est propre à tous les Sauvages de ces contrées. Dès que le Missionnaire commence à parler de Dieu, le silence le plus profond s'établit; tous prennent un air sérieux et recueilli, et prêtent la plus grande attention. Il en est presque de même lorsqu'un Néophyte communique ce qu'il a appris à d'autres plus ignorants.

A force de chercher ce qu'il pourrait y avoir en eux de déficient, nous avons trouvé que dans les Pèdes-d'oreilles, la reconnaissance et le désintéressement n'étaient peut-être pas encore à toute la hauteur du Christianisme. C'étaient des vertus inconnues à tous les Sauvages. Entre eux c'était toujours *don et des*. Si quelqu'un donne un cheval à un autre, celui-ci le refuse quand il se trouve dans l'impossibilité de donner l'équivalent. Le donneur a beau protester que c'est un pur don qu'il lui fait, l'autre sait bien que s'il ne donnait rien, ou s'il donnait trop peu, on viendrait reprendre le cheval. Il n'en est pourtant pas de même vis-à-vis du Missionnaire, dont les Néophytes savent apprécier les sacrifices, aussi bien que les avantages spirituels et temporels qu'ils retirent de sa présence: aussi quand ils lui apportent de la viande, des fruits, des racines, ils n'en attendent, ni n'en reçoivent aucun paiement proprement dit.

Cependant, quand il est question de les aider, on a plus d'égal pour les pauvres et ceux qui se montrent plus affectés. Amor est communicatio honorum.

Quant aux rapports des Indiens entre eux, ils sont loin d'être barbares. L'hospitalité est en pleine vigueur parmi les Pèdes-d'oreilles. Sans égale les Têtes-Plates, qui donneront jusqu'à leur dernier morceau, ils ne refuseront jamais un étranger. Jamais ils n'imitent les nations voisines qui demandent presque toujours quelque indemnité, pour l'hospitalité qu'ils ont accordée: au contraire, lorsque la mère de famille fait les portions pour le repas, la première sera toujours pour le nouvel-hôte. Rarement une femme fera une tournée de gamache sans en porter au Chef et au Missionnaire. Il leur

arrive pourtant quelque fois de refuser de se prêter mutuellement leurs haches, leurs chaudières, et ce n'est pas étonnant; ce sont des objets encore rares parmi eux, et quand leur pauvre chaudière en ferblain est usée, il ne leur est pas toujours facile de la remplacer. Cependant ils regardent cela comme une faute, dont ils ne manquent jamais de se confesser.

Parlons-nous de leur religion et des vœux qui s'y rattachent immédiatement? C'est ici le beau côté de tous les sauvages de ces contrées. Ils ne pourraient être dispersés, et je ne crois pas que jamais St. François Xavier ait rencontré une plus grande avidité de connaître, une plus grande fidélité à pratiquer. Révoquer en doute les mœurs du Missionnaire Catholique, c'est, je crois, encore chose inouïe parmi les Sauvages. Tous ceux qui savent les prières les récitent exactement tous les matins et tous les soirs, en y ajoutant des cantiques. Des joueurs mêmes, qui sont considérés par les autres comme des apostats, ne font pas exception.

A St. Ignace, personne ne manque le Dimanche. Ceux qui ont fait leur 1ère Communion se confessaient toutes les semaines et communiaient aussi souvent que leur confesseur le leur permet. Bien différents de nos hérétiques modernes, les Indiens ont un attrait particulier pour la Confession. Au commencement, ils auraient même voulu que la confession fut publique. Les Pères ne comprenant pas encore la langue et plus d'une fois on a vu des Péniens entrer dans leur chambre au moment où les chefs s'y trouvaient réunis, et commencer à raconter. Jusqu'à ce que le Père interrogeant l'interprète, apprenait qu'ils se confessaient; et les faisait taire. Le chef des Chaudières ayant entendu le R. P. Hoeken expliquer les avantages et la nécessité de la Confession, eut qu'il s'agissait d'une confession publique au Chef. Il s'en retourne aussitôt sur ses terres, convoquer ses gens et leur raconte ce qu'il a entendu. Chacun donc se prépare et la nuit se passe à raconter des histoires horribles, quelque fois le chef en guise d'absolution administre 10, 20, 30, 40 coups de fouet, suivant le nombre et l'énormité des fautes commises. Les fouets sont des lanières de cuir avec lesquelles on bat les épaules du coupable. Quoiqu'ils s'appliquent toujours par dessus leur chemise ou robe de peau de cheval, il paraît qu'ils souffrent une peine très vive. M. Lewis, Commandant du fort Colville, apprenant ce qui s'était passé, demanda à un Indien Okingane, si on se confessait aussi dans sa nation, qu'ils feraient imiter les Chaudières, et de donner aussi le fouet. —"Je me suis confessé deux fois ici chez les Chaudières, l'Okingane, et j'ai reçu le fouet deux fois." Il paraît qu'il avait oublié quelque faute la première fois: ce qui lui fit faire, une nouvelle accusation, et lui mérita une nouvelle pénitence. Ce ne fut qu'au retour du chef des Chaudières à St. Ignace que le P. Hoeken apprit ce qui s'était passé; et alors il lui dit qu'il ne l'avait pas compris. Depuis qu'il s'est avisé de se confesser, les Chaudières montrent un grand empressement à venir au sacré tribunal, où presque tous voudraient recommencer ce qui a précédé leur baptême. Ceux même qui ne sont pas baptisés aimeraient à se confesser, si on voulait les admettre. La délicatesse de conscience est encore une chose que l'on remarque presque dans tous les Sauvages; la fureur du jeu surmonter, ils n'ont presque plus aucune honte rationnelle à combattre. Les Cœur-d'Aléou n'étant pas doués d'un caractère aussi noble que les deux autres nations que nous cultivons, sont enclins à la médisance. Il leur arrivera même quelque fois de presser jusqu'à la colonne. Peu intelligent, ils ne comprennent qu'avec beaucoup de peine la malice de ces sortes de péchés. Cependant un grand changement s'est manifesté parmi eux, sous ce rapport, surtout dans le courant de l'année dernière. Les Pèdes-d'oreilles très-déliés pour le point d'honneur, sont également attentifs à éviter toute parole qui pourrait peiner les autres; de plus le Chef déteste les mauvaises langues. Si le père vient à parler des péchés de la langue, il ne manque jamais d'y ajouter un long commentaire. Aussi médisaient-ils une vie des plus innocentes.

Plusieurs après avoir eu la permission de faire leur première communion disaient qu'ils étaient trop méchants pour recevoir le bon Dieu. Il a fallu un ordre formel pour lever leur crainte. De tout les commandements de Dieu, le quatrième est peut-être celui qui s'observe le plus mal par la masse des Sauvages du Nord-Ouest. L'obéissance, puis la piété vis-à-vis leurs parents sont aussi négligées que l'éducation. Un enfant obéit à sa longueur, mais qu'il a besoin de ses parents. Dès qu'il a atteint l'âge de quatre années, on ne s'occupe plus guère de lui rien commander. Aussi les infirmes, les vieillards, les enfants qui ne peuvent pas encore, ou qui ne peuvent plus pourvoir à leur propre existence, sont extrêmement à plaindre. Nous avons vu de pauvres pères de famille devenus impotents, relégués dans les plus mauvais coins de la loge, mûrés par leurs enfants, ne vivre guère que des rebuts des autres et n'avoir pour se couvrir le corps en hiver qu'une peau de chevreuil.

Il n'en est pas de même parmi les néophytes: les Têtes-plates surtout et les Pèdes-d'oreilles se distinguent par les soins qu'ils donnent aux enfants. Les vieillards sont bien étroitement habillés et ne jurent pas. Les enfants sont obéissants, mais aussi les parents sont fermes. Une désobéissance ne passerait pas inopiniée. Tous, jeunes et vieux, obéissent avec une admirable simplicité au chef, au Missionnaire et même au frère. Toute fois il ne faut jamais donner un ordre formel aux adultes: la première pensée serait—je ne suis pas un esclave.—Il serait bon de faire telle chose, dira le Père. Ne serait-ce pas bon de etc. etc. la tournure du frère. Comme ils entendent bien tous deux à manier les Sauvages, ils ne sont jamais refusés.

Vis-à-vis du Chef, leur conduite est bien plus admirable: ses qualités personnelles le font honorer de ses gens, lui donnent une autorité qui surpasse celle, je ne dirai pas des rois, mais même de beaucoup de Supérieurs de bien des maisons religieuses. Il n'a en son pouvoir aucun moyen coercitif excepté le fouet, qui n'est infligé qu'à ceux qui le demandent, et ce à ceux qui veulent bien s'y soumettre. Si quelqu'un commettait une faute grave, comme serait de voler, le chef a recours au coupable, après une harangue véhément, le ferait venir et le punirait publiquement. S'il faisait difficulté de se soumettre, considéré des lors comme un rebis gaulois, avec qui les autres refusent d'entretenir des rapports,